

**BACCALAURÉAT
SESSION 2019****SÉRIE A – Coefficient : 3
SÉRIES B C D E H – Coefficient : 2
Durée : 4h****FRANÇAIS****SÉRIES : A-B-C-D-E-H**

*Cette épreuve comporte trois (03) pages numérotées 1/3, 2/3 et 3/3.
Le candidat traitera l'un des trois sujets suivants :*

Premier sujet : Résumé de texte argumentatif**Rêver la paix**

Quoi donc ? La paix nous fuira-t-elle toujours ? Et la clameur des hommes, toujours forcenés et toujours déçus, continuera-t-elle à monter vers les étoiles d'or, des capitales modernes incendiées par les obus, comme de l'antique palais de Priam incendié par les torches ? Non ! Non ! Et malgré ces conseils de prudence que nous donnent ces grandioses déceptions, j'ose dire, avec des millions d'hommes, que maintenant la grande paix humaine est possible, et si nous le voulons, elle est prochaine. Des forces neuves y travaillent : la démocratie, la science méthodique, l'universel prolétariat solidaire. La guerre devient plus difficile, parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le service universel, le crime de tous par le suffrage universel. La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ; et si le premier effet des découvertes qui abolissent les distances est parfois d'aggraver les froissements, elles créent à la longue une solidarité, une familiarité humaine qui font de la guerre un attentat monstrueux et une sorte de suicide collectif.

Enfin, le commun idéal qui exalte et unit les prolétaires de tous les pays les rend plus réfractaires tous les jours à l'ivresse guerrière, aux haines et aux rivalités de nations et de races. Oui, comme l'histoire a donné le dernier mot à la république si souvent bafouée et piétinée, elle donnera le dernier mot à la paix, si souvent raillée par les hommes et les choses, si souvent piétinée par la fureur des événements et des passions. Je ne vous dis pas : c'est une certitude toute faite. Il n'y a pas de certitude toute faite en histoire. Je sais combien sont nombreux encore aux jointures des nations les points malades d'où peut naître soudain une passagère inflammation générale. Mais je sais aussi qu'il y a vers la paix des tendances si fortes, si profondes, si essentielles, qu'il dépend de vous, par une volonté consciente, délibérée, infatigable, de systématiser ces tendances et de réaliser enfin le paradoxe de la grande paix humaine, comme vos pères ont réalisé le paradoxe de la grande liberté républicaine. Œuvre difficile, mais non plus œuvre impossible. Apaisement des préjugés et des haines, alliances et fédérations toujours plus vastes, conventions internationales d'ordre économique et social, arbitrage international et désarmement simultané, union des hommes dans le travail et dans la lumière : ce sera, jeunes gens, le plus haut effort et la plus haute gloire de la génération qui se lève.

Non, je ne vous propose pas un rêve décevant ; je ne vous propose pas non plus un rêve affaiblissant. Que nul de vous ne croie que dans la période encore difficile et incertaine qui précèdera l'accord définitif des nations, nous voulons remettre au hasard de nos espérances la moindre parcelle de la sécurité, de la dignité, de la fierté de la France. Contre toute menace et toute humiliation, il faudrait la défendre ; elle est deux fois sacrée pour nous, parce qu'elle est la France, et parce qu'elle est humaine.

Même l'accord des nations dans la paix définitive n'effacera pas les patries, qui garderont leur profonde originalité historique, leur fonction propre dans l'œuvre commune de l'humanité réconciliée. Et si nous ne voulons pas attendre, pour fermer le livre de la guerre, que la force ait redressé toute les iniquités commises par la force, si nous ne concevons pas les réparations comme des revanches, nous savons bien que l'Europe, pénétrée enfin de la vertu de la démocratie et de l'esprit de paix, saura trouver les formules de conciliation qui libéreront tous les vaincus des servitudes et des douleurs qui s'attachent à la conquête. Mais d'abord, mais avant tout, il faut rompre le cercle de fatalité, le cercle de fer, le cercle de haine où les revendications mêmes justes provoquent des représailles qui se flattent de l'être, où la guerre tourne après la guerre en un mouvement sans issue et sans fin, où le droit et la violence, sous la même livrée sanglante, ne se discernent presque plus l'un de l'autre, et où l'humanité déchirée pleure de la victoire de la justice presque autant que de sa défaite.

Jean JAURÈS, *l'Esprit du socialisme, six études et discours*,
Éditions Gonthier, Paris, 1964.

Priam : Roi mythique de Troie au moment de la guerre de Troie.

I- Questions : (4 points)

- 1) Quelle est la thèse de l'auteur ? (2 points)
- 2) Relevez, dans le texte, deux propositions pour vaincre les obstacles à la paix.
(2 points)

II- Résumé : (8 points)

Ce texte compte 714 mots. Résumez-le au 1/4 de son volume avec une marge de tolérance de plus ou moins 10%.

III- Production écrite : (8 points)

Étaye cette affirmation de Jean JAURÈS : « La guerre devient plus difficile parce que la science enveloppe tous les peuples dans un réseau multiplié, dans un tissu plus serré tous les jours de relations, d'échanges, de conventions ».

Deuxième sujet : Commentaire composé

Le narrateur, après avoir voué un amour obsessionnel à son ami, est surpris d'apprendre par Splivie, que ce dernier, musicien de son état, a été tué injustement.

Lorsque je rencontrai Splivie ce matin-là, il avait les cheveux ébouriffés. Les yeux rouges et son regard hagard se posait indifféremment sur les êtres et les choses ; il était comme un homme qui n'avait pas dormi de toute la nuit et qui, le matin, avait oublié de faire sa toilette. Je savais qu'il buvait parfois depuis qu'il avait abandonné la drogue [...]. Non vraiment, Splivie n'avait pas bu. Il marchait tête baissée, comme un automate, et paraissait fragile, perdu dans cette foule new-yorkaise à la recherche de son fric quotidien. S'était-il remis à la drogue ?

J'allai au-devant de lui, essayant tant bien que mal de me frayer un passage. Je crus qu'il m'avait vu lorsque je parvins enfin à l'arrêter, mais en fait son regard se posa sur moi, comme ça, puis glissa, alla se promener ailleurs. J'insistai, le saisis par les deux épaules, le secouai, cherchai ses yeux. Mais non, il ne me reconnaissait pas et... il avait des larmes aux yeux ! Splivie pleurait ! [...]

Je secouai Splivie plus énergiquement encore. Il réalisa certainement qu'il se passait quelque chose puisque la lueur de ses yeux changea un peu, et ses lèvres, que je n'avais pas remarquées jusque-là, cessèrent de s'agiter. Il voulut détacher son regard de moi, mais je le secouai encore et enfin, une lueur de surprise apparut : il m'avait reconnu. Les larmes redoublèrent et il balbutia sans vraiment s'en rendre compte :

- J.C. est mort.

Je tombe, je sombre, je m'enfonce, je me noie, de l'air par pitié, j'étouffe, j'émerge, je surnage, je sens des bras qui me tiennent, mon cœur fait un bruit d'enfer...

Emmanuel BOUNDZÉKI DONGALA, *Jazz et vin de palme*,
Hatier-Paris, mars 1982, p. 134-136.

Faites un commentaire composé de ce texte. Étudiez, d'une part, le portrait que le narrateur fait de Splivie et, d'autre part, la réaction des deux personnages devant la mort de leur ami.

Troisième sujet : Dissertation littéraire

Dans *Le Degré zéro de l'écriture*, Roland BARTHES affirme : « L'univers poétique est rempli de tourments qui font des poètes des gens qui n'ont jamais souri ».

Expliquez et discutez cette opinion de Roland BARTHES dans un développement argumenté et illustré d'exemples tirés d'œuvres poétiques lues ou étudiées.